L'ARRIVÉE DU CANON D'ALARME,

OU

LE TOCSIN DES JACOBINS.

GARE A TOUS LES JEAN-FOUTRES.

J'étois dernièrement sur la place du Carouzel, d'où je m'amusois à contempler la cloche que l'on a placée au pavillon de l'unité, pour servir au besoin de tocsin d'alarme. Ah! lui disois-je en soupirant, puisses-tu demeurer à jamais immobile! puisse ton son funèbre ne plus retentir à nos oreilles! puissent les vrais amis de la liberté n'avoir jamais besoin de l'entendre pour se rallier! Airain sinistre! que de sang répandu! que de crimes dont tu as donné le signal! O mes concitoyens, prenez garde à vous; voici le moment qui s'approche, où la discorde, d'accord avec nos ennemis, va faire tous ses efforts pour mettre la division parmi vous; craignez sa présence; elle est terrible; elle ne marche pas sans traîner à sa suite les trois furies dégoûtantes encore du sang de vos frères; elles se flattent encore d'en faire verser de nouveau. O! mes amis, aurions-nous assez peu d'énergie, pour ne point repousser ses traits envenimés? serions-nous assez lâches pour tendre la gorge aux monstres qui ne veulent que notre perte?

Aurions-nous sacrifié nos vies, nos fortunes pendant huit années, pour retomber dans les fers honteux de l'esclavage? Ah! rallions-nous, il en est tems. Qu'un même esprit nous anime; que l'union, que la douce amitié ne nous quittent plus; et tous alors brûlant du même zèle pour le salut de notre liberté, nous opposerons un bouclier invincible aux armes de nos perfides ennemis qui, voyant notre contenance assurée, rentreront dans le néant dont ils espèrent sortir. Si nous sommes assez foibles pour les laisser continuer avec impunité leurs barbares desseins; si nous nous entendons bien, nous n'avons besoin ni de tocsin, ni de canon d'alarme.

Agité de ces diverses pensées, ainsi que d'autres, sur notre situation présente, je revins doucement chez moi, où après avoir pris un frugal repas, je me livrai aux douceurs du sommeil, et je fis le songe suivant:

Je crus rêver que j'étois aux Tuileries; je m'étois assis sur un des bancs de marbre qui bordent le palais National. Je réfléchissois aux affaires du tems, lorsque je fus tiré de ma rêverie par le bruit d'un canon arrivant à grand bruit; je le regarde, et je reconnois avec surprise le canon d'alarme qui fut placé si long-tems au Pont-Neuf et que l'on avoit envoyé à l'armée du Rhin. Ciel! me dis-je, un canon d'alarme ici! n'est-ce point assez du tocsin; que veut-on faire? Mais quel fut mon étonnement de voir le canon s'approcher et saluer à sa manière la cloche, qui lui répondit fort civilement. Pour le coup, me

dis-je, voilà le cas de dire. *c'est incroyable*, une cloche et un canon se parler ! Allons, puisque le hasard me rend témoin de leur conversation, écoutons :

Je me tapis dans un coin pour n'être point vu de mes deux interlocuteurs, et j'entendis la conversation suivante :

LE CANON.

Eh ! bon jour, mon ancienne voisine ; mais que diable faites-vous là ? J'ai été pour vous voir à la commune, et l'on m'a dit que l'on vous avoit placée en ces lieux. Pourquoi a-t-on changé votre domicile !

LA CLOCHE.

Je ne sais ; mais je pense que ma présence n'étoit plus nécessaire au-dessus d'un bâtiment, où il ne réside plus d'autorités constituées, et que placée ici, dans tous les cas l'on a besoin de moi, je ferai plus d'effet. Mais vous, mon ancien ami, que venez-vous faire à Paris ? Pourquoi ne point rester à l'armée ?

LE CANON.

J'ai obtenu un congé de six décades, et je viens ici pour prêter mon serment de haine à la royauté, et puis je suis bien aise de voir comment tout cela va se passer.

LA CLOCHE

Cela se passeroit bien, si ceux sur lesquels je domine en ce moment, s'entendoient tous pour le bonheur public ; s'ils écartoient loin d'eux les passions qui les animent, si, n'ayant qu'un même esprit, on les voyoit donner l'exemple de la concorde et de la fraternité, vous verriez alors que les choses iroient bien mieux.

LE CANON.

Ma foi ! c'est pourtant leur intérêt, et il faut espérer qu'ils y réfléchiront. Ah ! ça, dites-moi des nouvelles ? je trouve bien du changement ici ; j'ai rencontré des hommes, des femmes, qui sont habillés singulièrement, et qui ont une manière de parler

si platement tournée, qu'on n'y entend plus rien. Expliquez-moi ce que cela veut dire?

LA CLOCHE *en riant.*

Ah! ah! ah! on voit bien, mon ancien voisin, que vous revenez de l'armée; vous ne savez pas toutes les zolies sozes qui se passent aujourd'hui; vous seriez ensauté.... ma pa-ole d'honneur! Ah! ah! ah! c'est inc-oyable! c'est délicieux! c'est sa-mant! c'est me-veilleux!

LE CANON *l'interrompant.*

Ah! ça! mais, dites-moi donc, est-ce que le grand air vous a perdu l'esprit? Quel galimatias me faites-vous-là? Qu'est-ce que vous m'avez dit?

LA CLOCHE.

Ce que j'ai dit! je vous ai parlé comme on parle aujourd'hui; c'est le langaze du zour!

LA CLOCHE.

Oh! que non, nous possédons encore dans notre enceinte une majorité de gens de bon sens, qui n'ont point adopté un jargon aussi ridicule et aussi dénué de sens commun. Ce ne sont que les zeunes gens du bon ton et les zolies femmes du zour qui se parent de ce ridicule. Tenez, regardez de ce côté, voilà plusieurs de nos inc-oyables qui se promènent avec des sa-mantes.

LE CANON.

Bon dieu, quel costume! de quoi ont-ils l'air! quel bisarre accoutrement! l'homme est bien laid, bien sot sous cet habillement; mais vous avouerez avec moi que la femme est encore plus affreuse! là, regardez qu'elle figure a-t-elle! cela ressemble à une furie; à voir cette coëffure, ne dirait-on pas des serpens qui sont prêts à lui entrer dans la bouche, dans les yeux. Tenez franchement, le sexe n'entend pas ses intérêts. Car, regardez cette femme, elle à de beaux yeux, un nez et une bouche bien faite, de beaux traits, une belle peau; eh bien, son ajustement la rend hideuse.

Une mise plus décente lui attireroit les regards, les hommages des hommes sensés, et, comme cela, elle ne peut en avoir que le mépris.

LA CLOCHE.

Vous avez raison, et je vous assure que les personnes de bons sens ne les regardent qu'avec pitié, mais tenez, la plupart de ces jeunes gens, et de ces jolies femmes ne sont que des gueux, qui sont parvenus en volant les trésors de la république, ce sont des fournisseurs, des agioteurs, et toute cette canaille là étoit autrefois laquais, ou sinieres, femmes-de-chambres, frotteurs, commissionnaires; enfin, que sais-je, peut-être pis encore.

Vous pensez bien que ces *honnêtes-gens-là*, ayant toujours eu un langage grossier, il a bien fallût qu'ils en créassent un nouveau, qui ne leur donnât pas la peine d'aller à l'école apprendre à lire et à parler françois. Ce qui me fâche, c'est de voir qu'il se mêle parmi eux des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe que ces ames de boue corrompent et veulent associer à leurs projets; car vous ne savez pas que ces scélérats, non contens d'avoir dilapidé la fortune nationale, cherchent encore à anéantir la république par qui ils se sont enrichis. Ils voudroient voir au tombeau cette mère qui les a nourris, et qui pourtant sans elle, on leur diroit encore : Champagne, décrotez mes souliers; Nanette, lavez la vaisselle, etc. Eh! bien, mon cher voisin, on voit ces gens-là insultant à la misere publique, étaler le luxe le plus révoltant. Vous les voyez dans des chars élégans, fouler aux pieds de leurs chevaux ceux dont autrefois ils étoient bienheureux de manger le pain, et jetter un regard méprisant sur leurs anciens camarades, qui, étant restés honnêtes, languissent dans la misère.

LE CANON.

A ce qu'il paroît, les honnêtes-gens ne sont pas heureux à present.

LA CLOCHE.

Mon voisin, ne prononcez pas ce mot; il a cessé de

désigner les amis de la vertu, et les républicains l'ont justement proscrit.

LE CANON.

Comment proscrit! vous m'étonnez; c'est donc un déshonneur d'être au nombre des honnêtes-gens?

LA CLOCHE.

Oui, et voici la raison. Tous ces vils personnages dont nous venons de parler, ne pouvant se donner de titres, se sont qualifié de celui d'honnêtes-gens. Vous voyez par-là combien ce mot est avili, et je vous assure que les personnes honnêtes rougiront d'être appellées ainsi. Car mon cher voisin, tous les honnêtes-gens du jour ne sont que des frippons, des conspirateurs, des assassins, des cannibales avides de sang, en un mot, des royalistes. Qu'est-ce qui a répandu le sang dans le Midi? Les honnêtes-gens. Qui sont ceux qui veulent amener le meurtre et le brigandage dans Paris? Les honnêtes-gens. Qui sont ceux qui ne voudroient faire qu'une boucherie de tous les républicains? Les honnêtes-gens? Qui sont ceux qui veulent rétablir un tyran sur le trône? les honnêtes-gens; enfin quels sont les brigands du jour? les honnêtes-gens. Eh bien! voulez-vous être au nombre des honnêtes-gens?

LE CANON.

Non, de par tous les diables, et puisque tous les honnêtes-gens ne sont que des scélérats, je ne veux plus être de leur compagnie. Mais, tenez, je vois, par ce que vous venez de me dire, que nos ennemis ne sont pas beaucoup à craindre, et si vous, ou moi, donnions seulement le moindre signal, les républicains se réunissant, auroient bientôt anéanti cette foule d'insectes vénimeuses qui empoisonnent pour le moment l'air que nous respirons, et puis d'ailleurs doit-on redouter des êtres semblables? Leur lâcheté se peint dans leur habillement. Dites-moi ces figures-là ont-elles l'air d'appartenir à des hommes? Pourquoi sont-ils si arrogans? Parce que

les patriotes dorment en ce moment; mais messieurs les honnêtes-gens, craignez, craignez leur reveil! il seroit terrible pour vous. Mille bombes! si nous nous mettons une fois entrain, moi et ma voisine la Cloche, gare les coquins et tous les ennemis du peuple.

LA CLOCHE.

Gare aussi aux jacobins qui voudroient ramener le règne du crime, je sonnerons en diable le tocsin sur eux. A propos, l'on assure qu'il y a une nouvelle conjuration sous presse; mais que ceux qui l'ont composée ne se flattent pas de la faire tourner au préjudice des patriotes.

Nous sommes aux aguets et nous saurons prévenir leurs coups.

LE CANON.

Oh ! certes, ma voisine, et vous pouvez compter sur moi . . . . Mais, à propos, daignez m'apprendre. Fait-on toujours beaucoup de journaux a Paris? Vous n'ignorez pas combien ils peuvent influer sur l'esprit public ? Sont-ils écrits dans le bon sens ? Pardon, si je vous fais cette question ; mais ma foi ! depuis que je suis aux armées, j'ai toujours été si occupé à envoyer des boulets à l'ennemi, que je n'ai jamais eu le tems de lire aucune feuille périodique.

LA CLOCHE.

Si l'on fait toujours des journaux ! plus que jamais. Il en est vrai qu'il est très-peu qui soient écrits dans l'esprit républicain ; mais en revanche, combien de plumes vendues au royalisme et aux projets destructeurs de Pitt ! Aussi le poison qu'elles distillent chaque jour, a-t-il déjà tellement infecté la plupart des parisiens, que dans leurs murs, cette année, la *fête des rois* a été célébrée avec une espèce de fureur.

LE CANON.

Vous m'étonnez. La fête des rois ! dans une république ! Cela n'a pas de sens-commun.

310

LA CLOCHE.

La chose est pourtant vraie. Si vous eussiez été ici, vous auriez vu les repas brillans qui se sont donnés; vous auriez entendu les cris de LE ROI SOIT répétés de toutes parts ; que vous dirai-je enfin, les étrennes ont eu leur cours comme avant la révolution.

LE CANON.

O combien il est douloureux pour un amant de la liberté qui a vu la révolution française arriver à un degré auquel il eût été insensé de croire la porter lorsqu'elle commença d'éclore, combien il est douloureux d'apprendre qu'elle rétrograde chaque jour dans les lieux même qui fure son berceau.

LA CLOCHE.

Mon voisin, mon voisin, ne vous désolez pas; le feu sacré n'est pas encore éteint dans tous les cœurs. Il ne faut qu'un moment pour lui rendre son activité, et réveiller l'enthousiasme du patriotisme. Mais chut, taisons-nous ; car si quelqu'un nous entendoit, notre conversation seroit bientôt publiée. Adieu donc, mon voisin, jusqu'au revoir. Lorsque nous nous rencontrerons, nous parlerons plus amplement de politique.

LE CANON.

Adieu, ma voisine, je vous quitte à regret; car j'aurois voulu vous questionner sur bien d'autres choses. Mais ce sera pour une autre fois. — Adieu.

Sitôt après le départ du canon, je m'éveillai, et trouvai mon songe si burlesque, qu'il me prit fantaisie de l'écrire. — Je l'ai écrit. — Vous l'avez lû. En êtes-vous content? Non, direz-vous peut être. Eh! bien, ma foi, tant pis! ce n'est pas ma faute. Pourquoi mon rève est-il si bête?

M. A. MANSARD.

De l'Imprimerie de LEGUAY, rue de la Harpe, no. 151.